

PRÉSENTATION

par Alain Caillé

Dans son célèbre *Essai sur le don* (1923/1924) — célèbre mais si mal compris au fond —, Marcel Mauss, neveu de Durkheim et son successeur à la tête de l'*École sociologique française*, établissait que dans nombre de sociétés archaïques, voire dans toutes, les échanges s'opèrent non pas sur le mode du donnant-donnant mais sous la forme de cadeaux obligatoirement faits, acceptés et rendus. Il est aujourd'hui permis de penser que ce qu'il découvrait ainsi, ce n'était rien d'autre qu'un universel sociologique et anthropologique d'une importance capitale. De tous le plus essentiel peut-être. Car si, *mutatis mutandis*, l'obligation de donner est bien universelle, est-il une découverte plus importante jamais effectuée par les sciences sociales que celle de Mauss ? Et qui concerne toutes les disciplines. En permettant d'établir qu'il n'y a que peu de temps que « nos sociétés d'Occident ont fait de l'homme un « animal économique » [...] une machine, compliquée d'une machine à calculer » [Mauss, 1950, p. 271 et 272], ne remet-elle pas en cause la portée théorique et méthodologique que les économistes, et, dans leur sillage, les sociologues se réclamant de l'individualisme méthodologique, attribuent au schématisme de l'*homo æconomicus* ? Et si M. Mauss a raison lorsqu'il suppose avoir découvert là « le roc » de la morale éternelle, n'est-ce pas de cette découverte que les philosophes devraient au premier chef s'inspirer lorsqu'ils interrogent le bon, le bien et le juste ?

Or si Mauss est célèbre, chez les ethnologues notamment, il semble bien que le sens de sa découverte ait été perdu et que sa portée soit en tout cas très sous-estimée. Les sociologues notamment, qui placent au sommet de leur panthéon Max Weber et Émile Durkheim, ont du mal à mesurer à quel point le neveu est allé au-delà de son oncle et combien l'*École sociologique française*, si elle s'initie bien avec Durkheim, loin de régresser après la mort de son fondateur comme on le présuppose implicitement et fréquemment, culmine en fait avec Mauss. Pourtant, c'est à peine si Marcel Mauss, que les règles de la division du travail intellectuel en vigueur chez les durkheimiens avaient assigné au champ de l'histoire et l'ethnologie comparées des religions, est mentionné dans les histoires ou les manuels de sociologie. C'est que nos modernes sociologues ont oublié à quel point, aux yeux des grands fondateurs de la discipline, et à juste titre, l'anthropologie et l'histoire étaient indissociables de la sociologie. Parties prenantes d'elle.

Parce que M. Mauss — pourtant socialiste associativiste convaincu et militant — s'est à titre principal intéressé aux hommes d'autrefois et d'ailleurs, on en a déduit que ce qu'il écrivait ne concernerait pas les hommes d'aujourd'hui. De même Georges Simmel, dont les interrogations centrales comme la posture méthodologique, interactionniste ou pour mieux dire interdépendantiste, sont si proches de celles de Mauss, ne se voit-il reconnaître qu'une place marginale et vaguement exotique.

Nous autorisera-t-on à voir, dans cette relative expulsion hors des frontières légitimes de la discipline, de deux de ses deux auteurs les plus féconds — de ceux qui étaient sans doute le plus profondément et le plus authentiquement sociologues — une des raisons de ce qui nous semble être le déclin actuel d'une sociologie qui peine à trouver sa voie théorique propre, et notamment face à la science économique [Passeron, 1995] ou à la philosophie ? Proposer de prendre enfin Marcel Mauss pleinement au sérieux, c'est donc afficher, ne nous le dissimulons pas, une ambition considérable. Il ne s'agit de rien moins en effet que de revendiquer un héritage en partie dévoyé et de prétendre contribuer à remettre la sociologie sur des rails qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Synthétisant les recherches menées par les collaborateurs de *La Revue du MAUSS* ces dernières années [Godbout et Caillé, 1992 ; *La Revue du MAUSS semestrielle* n° 1, 1993, n° 5, 1994 et n° 6, 1995 ; Caillé, 1994 ; Boilleau, 1995 ; Rospabé, 1995, Nicolas, 1995, notamment], mettant en perspective le mouvement de redécouverte de M. Mauss qui s'opère aujourd'hui [Karsenti, 1994 ; Fournier, 1995 ; Godelier, 1996, etc.], ce numéro de *La Revue du MAUSS semestrielle* entend redonner tout son éclat à l'*Essai sur le don*, en tant qu'il représente le sommet incontestable de l'œuvre de Mauss, et renouer les fils d'une tradition de pensée qui s'était peu à peu perdue, au grand détriment des sciences sociales et de la philosophie.

Ces déclarations sont suffisamment fracassantes, le travail accompli sur ces sujets par *La Revue du MAUSS* ces derniers temps suffisamment important, pour que nous dérogeons à nos habitudes de présenter d'entrée de jeu, avec un certain luxe de détails, les grandes lignes des questions débattues dans le numéro qu'on va lire. Bornons-nous ici à indiquer au lecteur que les contributions reçues pour ce numéro se sont assez spontanément laissées regrouper en quatre parties. La première entreprend de situer et d'évaluer les deux avancées décisives accomplies par Mauss et qui lui permettent de se dégager de ce qu'il y avait d'encore un peu lourd et critiquable chez Durkheim. Ces deux pas décisifs sont la découverte de la nature symbolique de la réalité sociale (*B. Karsenti* et *C. Tarot*) et celle de l'universalité de l'obligation de donner, recevoir et rendre.

La première partie, en interrogeant le lien entre ces deux découvertes (*A. Caillé*), dessine donc les contours de ce qu'il est permis de qualifier de *paradigme du don et du symbolisme*, appelé selon nous à compléter et à dominer hiérarchiquement — tant sur un plan méthodologique que théorique ou épistémologique — les paradigmes individualistes ou holistes qui tiennent le dessus du pavé dans les sciences sociales. La seconde fournit des éclairages théoriques et philosophiques importants sur le paradigme ainsi dégagé en s'interrogeant respectivement sur les « bonnes raisons » de donner (*J. Godbout*) ou de rendre (*P. Rospabé*), sur la nature et la puissance de l'obligation de réciprocité (*M. Chabal*, *J. Larcebeau*) ou à l'inverse, sur la part de liberté dont la mise en action est seule à même de faire apparaître le don pour tel (*J.-L. Boilleau* ; *J. Dewitte* ; *J.-J. Goux*). La troisième rassemble

trois articles étonnamment complémentaires, qui fournissent la matière d'un essai d'anthropologie générale comparative comme on aimerait qu'il en existe bien davantage, et comme il en existerait en effet beaucoup plus si était reconnue la pleine légitimité du paradigme du don et du symbolisme. *I. Silber, C. Tarot et S. Trigano* y examinent en effet trois exemples privilégiés de dons aux religieux : respectivement les dons aux monastères en Europe entre les IX^e et XII^e siècles, le don aux brahmanes en Inde et le don aux lévites dans l'Israël ancien. On sera surpris de l'ampleur des ressemblances — qui attestent, notons-le au passage, de la connexion étroite qui existe entre le don et le politique — entre des aires culturelles et historiques aussi éloignées. Et aussi du fait que les différences n'apparaissent pas nécessairement là où on les attendrait le plus. Mais où commence et où finit le religieux ? N'imprègne-t-il pas, par exemple, en profondeur une chose en apparence aussi profane que la cuisine (*L. Babès*) ? Une quatrième partie, enfin, examine les connexions entre la sphère du don et des domaines voisins, avec lesquels les liens sont soit évidents soit inattendus : l'humanitaire (*D. Fairchild*), la préoccupation écologique dans le cadre des sociétés traditionnelles — moins écologiques que n'aiment à le penser les tenants de l'écologie profonde (*B. Ouedraogo, D. Temple*) ou l'implication militante dans le travail de la socialité (*P. Fustier*)

Mais laissons maintenant le lecteur libre d'entrer à sa guise dans cet ensemble. À lui de décider si en qualifiant de découverte sociologique fondamentale l'esquisse de paradigme du don et du symbolisme que nous paraît receler l'œuvre de Mauss, et en choisissant de braquer de façon un peu tonitruante le projecteur sur elle, nous avons fait montre de forfanterie ou bien si, au contraire, il y a là en effet des acquis essentiels que nul travail de la pensée ne saurait se dispenser de prendre en compte, et qui doivent donc servir de base à un renouveau des sciences sociales et de la philosophie.

BIBLIOGRAPHIE

BOILLEAU Jean-Luc, 1995, *Conflit et lien social. La rivalité contre la domination*, La Découverte/MAUSS, Paris.

CAILLÉ Alain, 1994, *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, La Découverte/MAUSS, Paris.

FOURNIER Marcel, 1995, *Marcel Mauss*, Grasset.

GODBOUT Jacques T. (en collaboration avec Alain Caillé), 1992, *L'Esprit du don*, La Découverte, Paris.

GODELIER Maurice, 1996, *L'Énigme du don*, Grasset, Paris.

KARSENTI Bruno, 1994, *Mauss, le fait social total*, PUF, collection Philosophie, Paris.

MAUSS Marcel, « Essai sur le don », in *Sociologie et anthropologie*, 1968, PUF, Paris.

NICOLAS Guy, *Du don rituel au sacrifice suprême*, 1996, La Découverte/MAUSS, Paris.

LA REVUE DU MAUSS SEMESTRIELLE n° 4, 1994, « À qui se fier ? Confiance, interaction et théorie des jeux », La Découverte/MAUSS, Paris.

— n° 5, 1995, « À quoi bon se sacrifier ? Don, sacrifice et intérêt », La Découverte/MAUSS, Paris.

PASSERON Jean-Claude, 1995, « Weber et Pareto ; la rencontre de la rationalité dans les sciences sociales », in Louis GÉRARD-VARET et Jean-Claude PASSERON (sous la direction de), *Le Modèle et l'enquête. Les usages du principe de rationalité dans les sciences sociales*, Éditions de l'EHESS, Paris.

ROSPABÉ Philippe, 1995, *La Dette de vie. Aux origines de la monnaie sauvage*, La Découverte/MAUSS, Paris.